

qu'as-tu fait ? En voulant te rendre favorables les Haut-Canadiens, tu as scellé ta perte ! Tes concitoyens ne te pardonneront jamais d'avoir employé ton éloquence au service de la représentation basée sur la population ! Voilà, Danton, le secret de ta ruine ! (Par malheur, il a bien d'autres chagrins à dévorer ; car si plusieurs de ses confrères sont tombés comme lui sur le carreau, cela résulte de la même cause. En ne blâmant pas sa lâcheté, ils sont devenus ses complices, et le peuple aujourd'hui sait le reconnaître !) Georges ! Georges ! ton amitié m'a perdu sans ressources ! — Ces derniers mots jaillirent de sa vaste poitrine avec tant d'éclat, que mille échos les répétèrent au loin. Un déluge de pleurs succéda à cette plainte du Danton canadien ! Mais bientôt quelqu'un se dessina dans l'ombre comme un spectre, attiré sans doute par le son d'une voix amie. — Allons, mon cher, dit le nouveau venu (qui n'était rien moins que Georges Brown) pas tant de désespoir ! Tu connais les sarcasmes que, de concert avec les organes de ton parti, je lance contre le clergé catholique. Je sais bien que les gens sensés n'y croiront rien ; mais le vulgaire imbécile s'y laissera prendre ! Que sais-je, moi, de ce qui s'est passé dans vos élections ? Rien du tout. Cependant j'accuse tout de même les prêtres papistes de tous les méfaits qui ont pu s'y commettre ; et quand le peuple sera désenchanté de ces *vieilleseries* du moyen-âge, quand il verra que la religion n'est plus de notre temps, il rejettera la tutelle du clergé, et dès lors il jouera de notre progrès. Les canadiens oublieront leurs préjugés et les sujets d'aigreur qu'ils ont contre toi, cher Papinius ! Ton éloquence alors te restituera ta place sur les banquettes du parlement, et j'ose affirmer qu'un siège t'est réservé dans le cabinet, peut être à côté de Georges Brown ! *Indeed*, ce temps n'est pas éloigné, et c'est Georges qui te l'annonce ! Allons, courage, Papinius ! Travaille à la sainte cause de la fusion des nationalités....

Georges continuait à pérorer, quand le froid obligea notre petit vagabond à faire quelques soubresauts, et peu d'instants après, il se retrouvait auprès d'un grand feu, dans le petit réduit qu'il occupe sous les murs de la bonne ville de Québec.

JOACHIM PAPAIVOINE.

LOUIS MICHEL DARVEAU.

Comme vous le voyez, lecteur, l'espace nous manque pour donner aujourd'hui les écrivains à M. Louis Michel Darveau. C'est dommage pourtant, car la volonté nous poussait à lui faire un petit discours, avec autant de violence que le besoin de s'amuser pousse un égrillard à une partie de plaisir.

Le M. Darveau dont vous venez d'apprendre le nom de baptême a commis de grosses impertinences envers la Section St. Jean de la Société St. Jean Baptiste, où de braves citoyens l'invitaient à tenir des discours honnêtes. Il paraîtrait que M. Darveau aime beaucoup la religion de ses pères, et il en a donné la preuve en s'égosillant contre les prêtres, comme pour les mettre hors la loi de par l'autorité spéciale de M. Louis Michel. Cet individu s'est épris d'un amour tout filial pour la liberté, aussi aimerait-il prodigieusement le bon Dieu, si les prêtres n'étaient pas des citoyens, et la liberté tout de même, pourvu que tout le monde ne fût pas libre. Il a professé ces belles doctrines le 15 de janvier au soir, devant un auditoire pensant qui le siffla sans miséricorde. Il avait bien gagné ce digne salaire.

Louis Michel Darveau est le fils d'un catholique estimable et d'un homme exemplaire ; c'est vraiment trop d'honneur pour un sans-culotte. Nous l'aurions pris sans cela pour le frère consanguin de l'illustre Pierre Blanchet. Ils ne sont pas seulement cousins, voyez donc !